

MUSA

N O S T R A

Revue Littéraire

6



Edito

Déjà nous nous hâtons, novembre est là et il y a tant à faire ! Ecouter des chansons anciennes, voir peu à peu tomber les rêves de gloire de certains écrivains et partager la joie des primés. Commencer un énorme roman, écrire, faire un avec son canapé, sa télé peut-être et surtout avec ses livres. Ce début de saison a été intense pour l'équipe de Musanostra, dépaysant, rempli de belles rencontres, de nombreux éclats de rire, de Popolasca à Bonifacio, ici ou ailleurs. Après S.Sanguinetti, J-J Franchi, J-P Nucci, D Sammarcelli, Francis Beretti, M Corrotti et P Peretti, d'autres invités comme Louis Sanders, L Gaudé, M Biancarelli, Gaston Pietri, J Guerrini, J-M Neri ont accepté de participer à nos rencontres et d'échanger avec nos lecteurs. Quelques photos rappellent que notre association grandit de discussions et d'amitié. Que lit-on en ce moment ? Le Prix Nobel à Bob Dylan, les faux romans documentaires qui reprennent l'actualité, les recueils poétiques bilingues, la correspondance amoureuse de François Mitterrand, les nouvelles traductions des classiques ? Oui et tant de choses encore. Dans ce numéro, découvrez l'artiste bastiais Louis Schiavo, un billet de Marine comparant Les Enfants de Jérôme et Seul dans Berlin, une lecture d'Ecoutez nos défaites, de Laurent Gaudé, Les Ciels de P Costamagna par F Beretti, des billets de lecteurs sur l'air du temps, les lieux de culture et de lecture. Et puis le texte lauréat du concours Musanostra lingua corsa 2014, un texte de littérature d'Afrique primé par les GPAL. Et si la grisaille automnale n'était qu'une vue de l'esprit ?

Belles lectures ! Belles découvertes !

Marie-France Bereni Canazzi



Crédits auteur de couverture

Loulou Schiavo, peintre libre, renouvelle sans cesse son approche de la peinture et interroge l'espace de manière inédite.

La couleur, sensuelle, lyrique et fragmentée entre en tension avec une trame rythmique qui organise l'informel, construit la toile. La surface, partition colorée, se couvre de notes de couleurs vives, ponctuée de noirs profonds où le blanc autorise la respiration.

Et l'inattendu surgit. Toujours .

J. Vittori

On peut consulter son site officiel
<http://http://www.louis-schiavo.com>

Associations Musanostra et Musanumerica

2 place de l'Hôtel de Ville, 20200, Bastia

Directrice de publication : Marie-France Bereni-Canazzi

Secrétaire de Rédaction : Claire Giudici

Maquette : Agep

Photo de couverture : Louis Schiavo

Collaborations : Francis Beretti, Marie-Paule Durand, Patricia Guidoni, Nathalie Malpelli, Emmanuelle Mariini, Patrick Metais, Fiston Mwanza, Kevin Petroni, Bénédicte Savelli, Pierre Santoni, Christine Simeone Giocanti, Marine Simon Ciosi, Marie-Jean Vinciguerra, Janine Vittori

Ne pas perdre la tête...

Avec la danse des 7 voiles il y a de quoi perdre la tête. Ce n'est pas Jean le Baptiste qui me démentira. Ailleurs, il y a eu Hélène qui a bien dû faire la danse du ventre à ce malheureux Pâris pour déclencher un tel pataquès. Danser le « Baladi » dans les rues ou sur les plages, ventre à l'air ou ficelée dans des acryliques improbables, nul ne pourra douter que cela provoque moult tension chez les spectateurs.

Faudra-t-il appeler les symbolistes à la rescousse ?

« La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. » Baudelaire. C'est dit !

Elles nous font carrément suer toutes ces Lilith, Judith, Dalila, Médée, Hélène, la Sphinge et les autres.

De Salomé à Isis il y a aussi loin de la coupe qu'aux lèvres... À qui se déshabille et à qui se ré-habille.

D'ailleurs, on nous refait le coup à chaque fois, Lorsque le 7ème voile tombe apparaît la vérité et la colère. Place aux 7 sceaux de l'Apocalypse.

Oh, nom de dieu, ce que causent les Messaline... ces femmes fatales, nécessairement polymorphes par lesquelles nul n'échappe à sa destinée et les faux culs de se draper dans leur dignité faute de pouvoir inhiber leurs peurs.

« Nommer l'objet c'est supprimer les trois quarts de la jouissance (...) le suggérer voilà le rêve. » Mallarmé. N'est-ce pas ! Alors, pour les maillots, de la visée Wahhabite à celle minimaliste des pro-strings, maintenant que l'été est fini, ou presque, il est temps de ranger en haut de l'étagère les bikinis et les burkinis... avant que le ciel ne nous tombe sur la tête. « Puis, comme elle frissonne en ses noires dentelles, lente, elle redescend, craignant de prendre froid » Laforgue. Ben voyons.

Le spectacle sera à la maison. Pourvu qu'il y reste.

Les saisons froides devraient, avec les cols roulés, calmer les esprits en même temps que les peaux ont blanchi.

Et si je peux rajouter, être la cause de tout, y'en a marre.

Patricia Guidoni



Histoire d'oeils

Philippe Costamagna, Bernard Grasset, Paris, 2016

Histoires d'oeils ? On n'en croit pas ses yeux quand on lit ce titre en couverture d'un essai. Comment le correcteur d'une maison d'édition connue et respectable a-t-il pu laisser passer cette perle ? "un oeil", des "yeux", n'est-ce pas ? Mais non, pas ici. Dans ce sens particulier, un "oeil", c'est un historien de l'art, qui, à partir d'une formation solide, est capable, en un seul coup d'oeil, justement, de reconnaître le trait de pinceau d'un grand maître, et d'attribuer tel ou tel tableau, passé inaperçu jusque là, à un peintre célèbre. A la base de ces découvertes, trois éléments: un don, le hasard, et la curiosité.

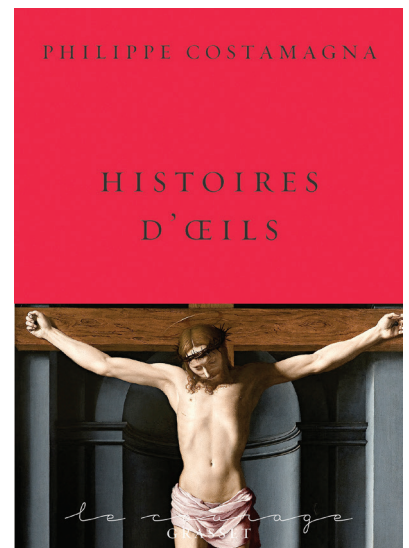
Philippe Costamagna s'inscrit dans cette tradition, sans forfanterie. Il nous fait comprendre ce processus en nous livrant deux exemples concrets tirés de son expérience personnelle.

L'un au début de son essai. En octobre 2005, au musée des Beaux-Arts de Nice, dans la villa Kotchoubey, ancienne maison d'aristocrates russes, l'un des derniers vestiges de la Belle-Epoque de la Côte d'Azur. Alors que Philippe bavarde avec l'un de ses collègues, Carlo Falciani, un rayon de soleil tombe sur un Christ accroché au bout d'un couloir, et fait "reluire des ongles à la texture porcelainée". Ce rayon révèle le Christ en croix, d'Agnolo Bronzino un tableau datant d'environ 1540, et "vainement recherché des connaisseurs de la peinture florentine de cette époque".

L'autre exemple est en fin d'ouvrage, mais c'est Vasari, biographe de Bronzino, et peintre lui-même qui fait le lien entre les deux. Un jour, dans la grande église néobaroque de Vico, accompagné de ses amis François et Dominique Biancarelli, il remarque un beau panneau retourné contre le mur qui comporte un numéro d'inscription ancienne. Le support révèle un Saint Jérôme, tableau florentin du 16e siècle, et Philippe reconnaît l'oeuvre "de l'un des plus grands décorateurs de Florence", Giorgio Vasari. Et cela lui suggère une réflexion: "Quand on pense que les églises corses ont été, au total, dotées de plus de cinq cents tableaux prélevés sur le fonds Fesch, que personne ne s'est jamais lancé dans l'exploration méthodique de ces sites, on se dit qu'ailleurs, dans les recoins rocheux de l'île, pourraient sommeiller plusieurs merveilles."

Nous autres, pauvres dilettanti, ne pouvons qu'être éblouis par le nombre de grands maîtres dont les noms émaillent cet ouvrage. Mais au-delà d'une leçon de l'histoire de l'art, Philippe Costamagna nous révèle aussi quelques bribes de son histoire personnelle susceptibles d'expliquer sa vocation.

Un arrière-grand-père, du côté maternel, qui avait été le chirurgien de Renoir. Une grand-mère issue d'une lignée de bourgeois lorrains fortunés, et dont le mobilier était signé des plus célèbres ébénistes du 18e siècle. Son installation rue des Saints-Pères qui lui permet d'assouvir sa boulimie d'expositions. Le choc esthétique que lui procure la vue d'Impression, soleil levant, de Monet. La bourse qu'il obtient pour étudier dans un centre de recherche à Harvard, spécialisé dans la période de la Renaissance. L'admiration qu'il voue à Matisse, "le plus grand peintre du 20 e siècle", à ses yeux. On comprend ainsi pourquoi Philippe Costamagna reconnaît lui-même qu'il a eu "l'immense chance de vivre selon sa passion". Une passion qui n'occulte pas la mission pédagogique de son métier, mais qui, au contraire, la nourrit.



Francis Beretti

Écoutez Nos défaites

Laurent Gaudé, Actes Sud 2016



Le roman de Laurent Gaudé débute par un poème: Marc-Antoine, alors à Alexandrie, entend ses troupes sonner la retraite et se rallier à son ennemi. Il entend la musique d'une défaite qui est la sienne et il ne peut s'empêcher d'être saisi par la beauté de cet instant fragile et unique, véritable point d'acmé annonçant sa mort, que seul le chant est capable de conserver et de restituer.

Si le roman de Laurent Gaudé commence par cet épisode, c'est qu'il se présente avant tout comme le récit déchirant de toutes les guerres menées par les hommes. Des conflits antiques comme la guerre qui confronta Carthage à Rome et Rome à Carthage, des affrontements plus modernes comme la guerre de Sécession, des combats contemporains comme ceux livrés en Libye, tous ces récits désespérément épiques, juxtaposés les uns aux autres, livrent une grande fresque de la guerre, et disons-le, de la dé-faite; car la guerre, pour le narrateur tout comme pour l'oncle d'Assem, l'un des deux héros principaux de ce roman, ne conduit jamais à la vic-toire: « (...) Agamemnon avait perdu. Il avait dû tuer sa fille. Quelle vic-toire valait cela? Même s'il parvenait à raser Troie, même s'il écrasait ses ennemis et régnait pour des siècles, est-ce qu'il n'aurait pas été d'emblée vaincu? » (P.43). Ce que nous apprend ce passage, c'est que lorsque l'on part à la guerre, on se départit toujours d'une part de soi, on ne revient pas intègre.



Cela revient à dire que l'on ne peut jamais revenir chez soi et cela pour cette raison que le monde dans lequel nous sommes nés, avons grandi, avons espéré, s'effrite jusqu'à disparaître. Deux mouvements pour expliquer cela: la guerre, même si elle est gagnée dans les faits, est perdue dans notre conscience- on en revient toujours hanté; la guerre, même si elle est gagnée dans notre conscience, ne remplace pas le fait que nos corps périssent et que la vie elle-même s'efface. Mariam, archéologue, animée donc par le désir de sauver « du désastre la part sur laquelle la dé-faite n'a pas prise, le geste d'éternité » (P.81-82), n'est-elle pas elle-même confrontée au cancer, au « moment de la capitulation », « à l'entrée dans le temps de la défaite » (P.191)? De son côté, Assem, espion, ancien combattant en Li-

bye, n'est-il pas lui aussi touché par ce sentiment de perte, cette « défaite intime, profonde face à cette chose qui approche, à laquelle l'homme ne peut échapper et qui s'appelle l'engloutissement? » Bien sûr, si l'on parle de monde, la menace est avant tout physique, la guerre en-traîne les corps à la disparition, mais elle est aussi matérielle lorsqu'elle interroge directement le rôle des objets dans la création de notre monde, la valeur symbolique, convenons d'appeler cela la croyance, que l'on alloue à ces mêmes objets. Pensons à l'os de Ben Laden que Job élève malicieusement au rang de relique ou encore à la responsabilité de l'archéologue quand celui-ci, en extrayant un objet de son lieu d'origine, le désigne à l'ennemi comme pièce à détruire. Je cite: « Lui revient alors soudainement en mémoire ce petit objet du Pergamonmuseum de Berlin, couvert d'écriture cunéiforme (...) L'étiquette collée sur la vitrine proposait une traduction des inscriptions antiques: « Vous, si vous trouvez cet objet, re-posez-le en terre et passez votre chemin car il n'est pas fait pour la lumière mais pour le royaume de l'éternité ». Cela l'avait assommée. Cet objet-là, qui suppliait les vivants de ne pas le prendre, était maintenant exposé dans une vitrine du musée. Était-cela son métier? Voler des objets au néant? » (P.185) Ainsi, on se demande s'il est encore possible de forger une mé-moire innocente ou si le moindre geste allant du côté de la conservation entraîne en quelque sorte un conflit pour l'édification, le partage ou l'imposition d'une mémoire (à l'autre).

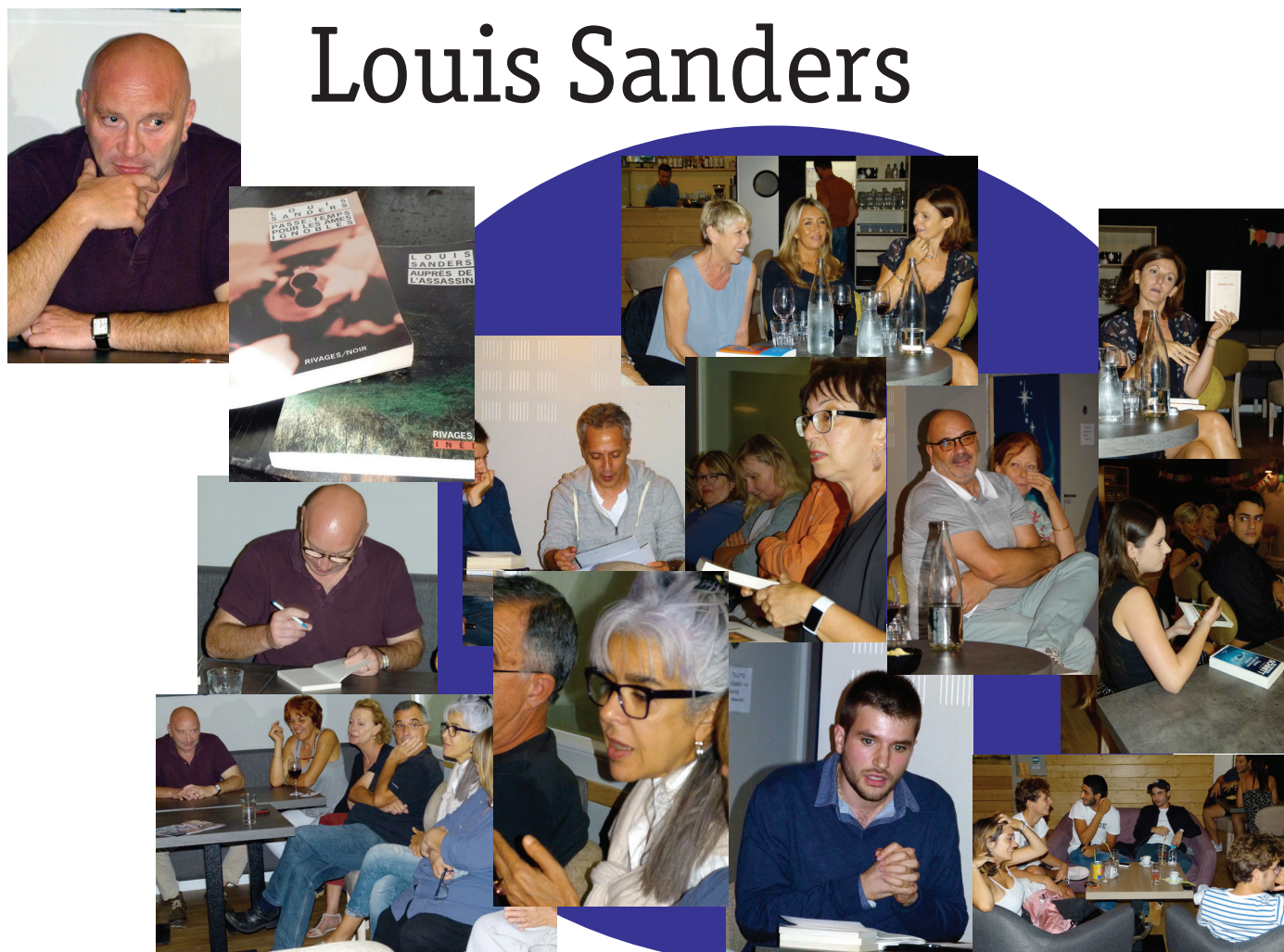
Laurent Gaudé commençait par un poème, un poème admettons-le de la conservation, et il est fort probable que son roman soit en réalité un grand poème ayant pour but de livrer au lecteur un savoir à partir de la dé-faite et sur la défaite. Il est fort probable que son roman soit la grande épo-pée critique de l'épopée, propre à tous les grands récits d'un monde dans lequel nous vivons en orphelins de dieu et que l'on pourrait résumer ainsi: Comme aucune épopée n'est plus envisageable, faisons une épopée sur son impossibilité, comme aucune guerre ne renvoie à la victoire, faisons une épopée de la défaite. Dès lors, Laurent Gaudé trouve dans la littérature le moyen magnifique de dépasser la guerre, la manipulation scientifique, la dimension souffrante de l'histoire, le roman devient le réceptacle d'une chanson, le moment fragile et unique, moment de beauté, où une cohorte de soldats en déroute font sonner magnifiquement notre chute.

Kevin Petroni

Père G. Pietri



Louis Sanders



Rencontre Laurent Gaudé Marc Biancarelli



Vers La nuit

d'Isabelle Bunisset, Éditions Flammarion 2016

« Vers la nuit » d'Isabelle Bunisset est un de ces livres qui ponctuent la réflexion. Au delà de la description romancée des dernières heures de Louis Ferdinand Céline il pose en touches légères le vécu par un homme de sa fin de vie. Le propos riche et dense est, en effet, une virgule dans le parcours de Céline, cette ponctuation si essentielle et souvent oubliée et la caractéristique d'un moment de respiration. D'un dernier souffle ?

Il nous rapporte chronologiquement les dernières heures de Louis Ferdinand Céline mort le 1er juillet 1961 à Meudon en région parisienne. Ecrivain controversé, l'auteur a choisi ce personnage pour parler de la toute fin vie de mon confrère Louis Ferdinand.

Certains disent qu'il était dément mais au regard de la description d'Isabelle Bunisset, je ne le crois pas. En tout cas, pas à un niveau pathologique tel que cela puisse perturber son jugement...

Mais revenons au style musical de cette auteure. L'art de son écriture est la syncope.

Elle rythme la lecture dans des phrases courtes et cette écriture syncopée apporte un plaisir au lecteur proche de celui d'écouter de la musique ; du jazz ; oui bien sûr du jazz de cette époque, des années 60. C'est un accompagnement de clarinette. Bohemia after dark de Jimmy Hamilton

Retraçant heure par heure la fin de Céline on note deux points essentiels :

Une heure, que dis-je, une minute avant sa mort, nul n' imagine qu'il va mourir. Céline pas plus que les autres. La projection dans l'avenir est le fort de l'homme et jamais il ne peut s'imaginer que la projection n'est pas possible si le temps n'est plus là.

- Dans l'ambivalence, on note que souvent Louis Ferdinand se doute de ce qu'il lui arrive et valide son œuvre.

Ce livre montre une force d'assumer ; une signature : « Je n'ai commis que trois livres fâcheux.. »

Fâcheux serait son antisémitisme et son apologie fasciste ? Le mot est somme toute léger...

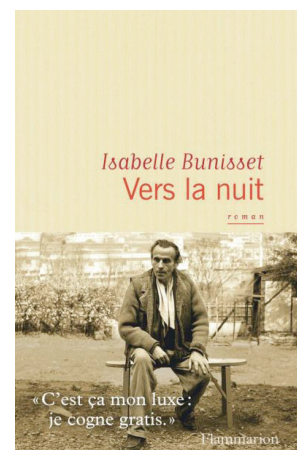
On retient alors l'aplomb incroyable de cet homme sur son lit de mort

Mais pourquoi I. Bunisset a-t-elle choisi de décrire la mort de cet être abject, sale, vautré sur son sofa ?

Parce qu'elle veut transmettre un éclairage nouveau sur cet homme ? Pour dire que face à la mort, il est comme les autres quoi qu'il se soit passé, avant... Pour dire que la littérature et ses auteurs n'ont pas de limites et que même celui qui devrait être oublié reste éternel par son œuvre ? Que justement l'œuvre de Céline reste un idéal dans la littérature.

Mais aussi que comme la médaille a son revers, elle me permet de retrouver dans sa biographie que ce confrère soignait les pauvres avec bonté .

Louis Ferdinand évoqué ici m'a fait partager son intimité précieuse, celle de ces moments uniques que sont la fin de vie. On reste interrogatif, inquiet, anxieux même quand il pense à ces moments sûrement à venir. Quasi de façon impudique Isabelle Bunisset partage ce moment. Nous le vivons avec un grand auteur. Quoiqu'il en soit nous lui tenons la main et nous sommes fiers de faire ce bout de route avec lui. Une fin de chemin.



Dr P. Metais

Livres en Vrac

Quelques titres remarquables ou qui nous ont été signalés...Lus ou bientôt lus



Cannibales, Régis Jauffret aux éditions Seuil

Dans Cannibales, publié au Seuil, Régis Jauffret raconte une histoire de dévoration: deux femmes, l'une âgée, l'autre jeune, qui s'écrivent pour imaginer le meurtre de leur fils et de leur mari. Après Microfictions ou encore Tibère et Marjorie, Régis Jauffret prolonge son exploration de la cruauté amoureuse à travers le thème de la morsure et du repas macabre: l'amour ne serait-il qu'une manière de manger l'autre, de l'avaler en une bouchée et de le rendre à l'oubli?

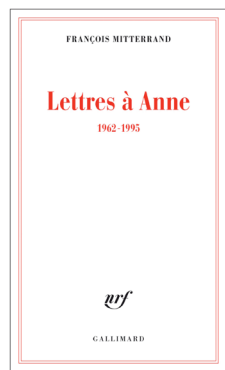
Pierre Santoni.

Lettres à Anne, François Mitterrand éditions Gallimard, 2016

Dans une anthologie de lettres publiée aux éditions Gallimard, Lettres pour Anne, Anne Pinget a décidé d'évoquer la relation amoureuse qu'elle a entretenue avec François Mitterrand. Il s'agit du premier volet que Gallimard consacre au centenaire de la naissance de l'ancien Président de la République.

Cette anthologie sera suivie par la publication d'un journal écrit par l'homme d'État, Journal pour Anne. S'il s'agit pour Anne Pinget d'établir l'histoire de sa relation avec François Mitterrand, le lecteur puisera dans ces écrits les éléments d'une passion amoureuse émouvante.

Pierre Santoni.



L'Insouciance, Karine Tuil, nrf Gallimard 2016

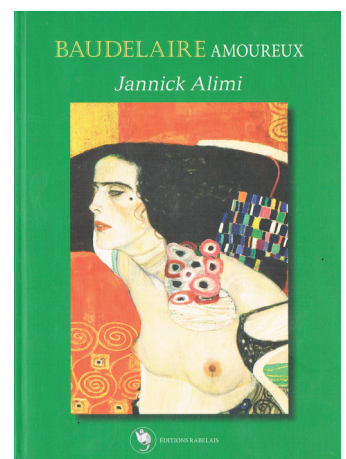
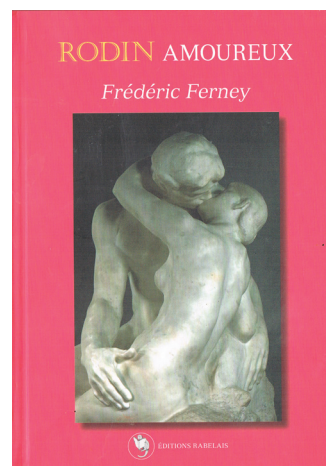
Dans son dixième roman, L'Insouciance, Karine Tuil brosse un portrait sans concession de la société française actuelle. Fiction ? Réalité ? C'est un roman qui s'empare de l'actualité, s'en nourrit et proposant ainsi un récit finement narré à la dimension indiscutablement cinématographique.

Quatre personnages en tissent la trame narrative, quatre vies, quatre individualités très différentes qui vont à un moment se télescoper dans un monde furieux et violent. Tout y est : la guerre, le terrorisme, l'antisémitisme, l'intégration et les problèmes de banlieue, la politique et les arcanes du pouvoir, la presse et ses dérives. Bref, tout ce qui fait notre monde.

Roman du déterminisme ou pas, L'Insouciance s'emploie à explorer les tréfonds les plus obscurs de l'âme humaine. Sans détour, le texte nous dit l'incapacité des hommes à retrouver le bonheur originel, eux qui ont tous perdu leur insouciance. L'Insouciance interroge notre époque en inscrivant la destinée de ses personnages dans le tourbillon de l'Histoire de l'humanité, ce qui rend le propos universel et didactique.

Nathalie Malpelli

Rodin Amoureux Frédéric Ferney Editions Rabelais



Baudelaire Amoureux Jannick Alimi Editions Rabelais

Un Orma

Pedru Felice Cuneo Orlanducci

Canta u rusignolu mattutinu quallà in i muchji inaccessiblei à u mio sguardu, è sò surprisu di sente lu in questu locu è à quest'ora. A so melùdia face tremulà tutte e celle di u mio essàre, ramintendu mi chì fermanu sempre in stu mondu qualchi palmi di bellezza è di nuzenza. Per quessa, u vurria stirpà, sfracellà st'acellacciu maladettu, stringhje i mio diti anant' à u piumicciu di a so cannella fin' à fà la schjattà, è lavà mi di u so sangue bullente à tà à ch'e ùn mi venghi l'anticòriu. Ma oghje, serà furtunatu, chì aghju altri pensieri in mente, altre primure à adempie. Aghju da zappà.

Sò partutu à bon'ora, prima chì u ghjornu si disceti. Solu. Cum'è previstu. Solu. Cun tuttu u mio fangottu pisù. È nimu per porghje mi aiutu in u mio fastidiu. Megliu ùn pò esse, chì cumpagnia umana, ùn ne vogliu oghje, accant' à u mio andatu arrabiatu d'esse statu calmu tutti s'anni. Longu aghju viaghjatu à mezu à a machja nant' à a strada pasturesca ancestrale, fin' à ghjunghje, stancatu da u pesu di a mio càrica, in cima à a rimpianata ; u mio scopu. Tandù, mi sò scarnaghjatu di i mio arnesi, di a mio vesta, è dopu betu un surpu d'acqua in a zucca, aghju principià u mio stentu.

Pichju i primi colpi. Parenu viulente cun ste parolle, ma puru, a mio terra, a tengu cara. L'aghju tantu sunniata chì oghje, hè dentru mè, quella chì m'hà fattu nasce, è pò dopu, fattu omu. Sempre à latu meiu, per accumpagnà tutti i mio passi accaniti d'amore è d'addisperu per u muscu chì si ne rifiata. Ma sò, o terra, chì meia ùn sì micca. Innò. Da veru, sò eiu chì t'appartengu. Sò troppu numarosi quelli chì pensanu esse maestri di a terra, scurdendu si chì a terra ùn averà mai bisognu di l'omu per esiste, mentre ch'elli, ùn anu u putere di campà senza ella. Chì peccatu.

Oghje o cara terra, ti vogliu dumandà un favore una volta di più, chjamà ti à l'aiutu per adempie u mio tristu lavoru, chì vurria andà contr' à l'umana scimizia scatenata à più pudè nant' à stu mondu dissanguinatu. Ti vogliu dumandà di sustene i mio sforzi, è u favore di pudè zappà in tè. Troppu t'aghju sfruttata, cume tutti i mio pari, è u to turmentu ùn si compierà oghje, ma ùn aghju ch'e a scelta di l'acqua, di u focu è l'aria, o di tè. Sì tù a mio scelta. A scappera ùn puderà esse eterna. Ci vole ch'e a verità sbocci un ghjornu, per risanà e ferite. Dumane forse. Ma micca oghje.

U dumane ùn esiste micca senza l'oghje, ch'ùn sì pò cuncipi senza l'eri. Un eri di parehji ghjorni fà, o più landanu, di quandu omi sì sò messi à pusà in giru à un tavulinu. Podasse chì ci era robba da manghjà, è ancu da beie dinù. Era festiva l'apparenza, ma u tirreteni era infuschittitu, sèriu sèriu ancu puru. À longu anu parlatu mentre chì fallava u ghjornu è pò anu forse vutatu. L'usu anticu hà cummandatu, l'usu hà cundannatu, è dopu, ci hè statu u silenziu assuffucante. U lindumane, o parehji tempi dopu, hè statu feritu un silenziu da una saettata per ingrisgisce u ghjornu di rossu culor'fiore di core tandu chì curria u fiume. Oramai, s'hè appena ammutulitu u trostu è a pace pare vultata nant' à u mondu di l'omi, ma hè solu illusione. Dumane o dopu dumane serà u tempu di tante questione senza risposte chì vuleranu una riposta. Tandù correranu altri fiumi senza mai piantà in u mondu interu per innacquà ti di u so suchju amaru.

Pienghju solu in silenziu. Quale sò eiu ? Sò a pensata d'un fratellu, d'un figliolu, d'un amicu, una pensata scura è penosa. Ma innò. In fatti, eiu ùn sò nunda. Un fiatu, un ombra. Nunda è nimu. Tale Simone di Cirene, aghju sceltu, ne culpè-vule ne nucente, di fà stu travagliu chì nimu ùn vulia fà. Si ficca u farru in u tèrricciu sempre neru di quellu locu, piccula testimonianza d'un tempu anticu, quandu c'eranu sempre l'orti custi, in stu locu muntagnolu chì ci pare oghje propiu luntanu di i paesi.

Èppuru, quantu s'hè campatu di u fruttu di a terra, chivi è culà ! Quandu chì l'imperi cascavanu è chì si morianu i mondi, ci era sempre sta prisenza rassicurante à latu di l'omu per porghje li ogni ghjornu u prezzu di a so suffrenza da u solcu à l'aghja. Ma sò scorsi i tempi, abbandunendu in u scordu i granaghji di tandu. S'hè trasfurmata l'agricultura, duvintata industriale, è quelli lochi paesani sò vultati à u disertu originale di nanzu l'età di l'omu. Solu sò fermate qualche venice, orme d'una presenza à mezu à a strada di i murtulaghji cum'è mè. È oghje, ci aghju da lascià a meia.

Zappu à più pudè. Serà bellu largu u mio tufone, è prufondu attempu. Ma d'un'altra manera, ùn sì pò fà. À misura ch'ella s'allarga a fossa, a terra scambia di culore ; da nera diventa cèrria, pò grisgia, per vultà nera, mentre chì s'imbuleghjanu rene, fanghe è sabbione. Talvolte, vecu un lùmbriculu stumacatu scunciatu da i mio rimeni chì alza u capu cume per

pruteste contr'à a distruzione di a so casa. Li surridu, u pigliu, è u rimettu in terra. Chì fà di più ? Per custruisce, l'omu deve strughje, è ùn pò stabulisce tèmpii à i so dii ch'è anant'à e ruvine di i tèmpii antichi dedicati à l'anziani dii dimenticati da i so pari. È in stu paese, l'omu hà custruitu à bastanza, cume dapertuttu. Ùn si contanu più e case, i luttisciamenti è l'immòbili. Cume dapertuttu a piaghja hè stata invasa di cimentu mentre chì era abbandunata a muntagna. Tristu scumpientu ordinariu d'una certa evoluzione di u mondu. È ùn ghjovanu à nunda i mio estri.

Èppuru, in i tempi, ci aghju credutu anc'eiu. Mi ramentu d'un epica di ghjuventù, ardente è benedetta di quandu pensava cun a forza di a nucenza ch'è tuttu era pussibile. Pensava scambià u mondu cun u mio ideale, scrive qualchi filari di a storia per u bè cumunu, fundà una via nova fatta di ghjustizia è di felicità. Aghju fattu ride assai in u mio circondu, è assai m'anu pigliatu per un scemu. Puru a fede l'avìa in a necessità di lottà per un megliustà per tuttu è per tutti o per un lindumane di gudè è di delizii, ma ùn bastava micca u mio ardore. Oghje tutti i mio sonnii ghjuvenile sò stati lampati à caternu da a realtà di a vita. Una volta di più, s'hè annegata l'umanità in un mare di spaventu sublimendu l'eguisimu cume virtù, è l'ideali sò persi. Oghje, sò passati l'anni. Dopu à tante scunfitte, sò duvintatu vechju, più prestu ch'ella ci vulia, quand'elle si sò svanite e mio sperenze. Si morenu l'eroi quandu rivolta l'attòdiu, è quelli omi più qualunqui, cume mè, ancu di più prestu.

Cosa hè firmatu in mè, di sse stonde ormai trapassate ? Un palmu di sciuma fresca, pòvaru lascitu di tutti i nostri pienti, talvolta qualche fiare di piacè, pochi suddesfi d'un sùppulu di vittorie, qualchi corcii ricordi dinù, è più ch'è tuttu, l'amore di a mio terra per l'eternità.

S'ingranda a mio fossa, guasgi ci puderia stà. Un mumentu, mi vene l'idea di piantà tuttu. D'abbandunà a mio lotta per u mio campà, cum'è aghju tralasciatu l'antica lotta per i mio ideali tant'anni fà, è di stracquà mi custì, à mezu à a mio terra, per spenghje infine u mio fiatu duvintatu fiaccu è lazzu à mezu à u so calore maternu, è di chjode quì u mio libru, cum'è l'aviu sunniatu tant'anni fà. Ma senza ch'ò possa spiegà perchè, mi ne manca a voglia, è l'idea ferma un'idea. Megliu à perseguità senza piantà a mio vita ch'è di fughje una volta di più e mio rispunsività, in un eternu sonniu. Quale hè chì sà ? Fin ch'ò fermu vivu, possu sempre sperà fà qualcosa di bè o di ghjuvevule.

Cum'è cio ch'ò facciu avà ? Risposta ùn aghju per pudè ghjudicà i mio atti in bè o in male. Mancu a mio cuscenza, chì puru mi chjama à a mossa, ùn mi pò dì una sola parolla per risponde mi. Ne bè, ne male, cosa sò eiu ? Cosa facciu eiu ? U carunaghju, nunda di più. Ancu menu chì, à contu meiu, prufittu ùn ne traiu. Facciu solu u mio duvere di cristianu, d'essàre umanu.

Compiu hè u mio tuvone. Allora, più sbastatu ch'è mai, mi piantu quì una cria per ritruvà u mio soffiu. Agguantu una volta di più u mio zuccone aghjimà guasgi viotu per fà meie e so ultime sursate. Per compie, mi ci vole un curaghju da u quale mi pare d'esse spruvistu. Ma à stu livellu, a scelta m'hè duvintata pruibita. Devu cunchjude.

Pianu pianu, cun dolcezza per ultimu rispettu, facciu sculiscia i dui corpi scannuchjati è dissuchjati in a sipultura chì li aghju edificatu per ultimu rigàlu. Pò ritoppu a fossa. Un ultima preghera, pensendu à elli – ùn si sà mai, pò ghjuvà – è mi ne rifalgu in u mondu umanu.

Cumu spiegà cio ch'aghju fattu ? Quale hè chì sà ?

Ùn i cuniscia micca, ma era solu u mio duvere.

Incù sta guerra pazza chì s'hè dichjarata nant'à a Terra intera, s'hè svanitu u benestà. Si more di più ch'ella si sopravvive, è si sopravvive di più ch'ella si campa. L'odiu hè statu incurunatu imperatore di sta timpesta universale, più ch'è mai in a storia umana. Ùn si contanu più, à mezu à sta sfrinera, i morti senza sipolcru. Quessi dui quì, ùn i cuniscia, ma sò chì sò stati tombi perchè, in qualchi uffizii suprani, omi pudenti sò dati u drittu di tumbà i so pari, è anu vutatu a guerra. Quessi dui quì, l'aghju trovi a settimana scorsa, tafunati da u piombu. Unu, l'aghju cullatu eri, è l'altru, oghje, incù a mio zappa è u restu. Magri cum'è eranu, ùn fù un fastidiu tamantu. Nimu ùn m'hà dumandatu nunda, ma ùn pudia micca sceglie d'ùn fà lu, di lascià li custì. Ci vulia.

Aghju decisu di purtà li in terra per rende li onore in a morte. Averia pussutu fà li brusgià, ma interrendu li, fermerà sempre un locu di memoria s'è a so ghjente i ritrova. S'ò sò sempre quì per indittà li lu.

Soca mi dumandu perchè avè sceltu un locu cusì luntanu. Ùn a sò. Podasse per ritruvà un pocu di purezza salvatica sunniata. O forse per lascià a mio orma in a mio terra.

Un orma d'umanità contr'à l'umana tuntezza.

La dernière Nuit du Raïs

Yasmina Khadra Julliard 2016

Effarant huis-clos ! Nous voici jetés en plein chaos, dernier acte d'une tragédie apocalyptique, cette chute d'un dictateur flamboyant et illuminé, aux postures et facéties iconoclastes. Désormais, livré à la vindicte de son peuple rebelle. Syrte, la ville choyée, berceau du Raïs, sera-t-elle son tombeau ? Mouammar Kadhafi, en proie à ses démons, s'enfonce dans cette nuit du 19 octobre 2011, nuit secouée d'explosions, striée de flammes. Prophète maudit, l'enfant du désert s'apprête à mourir d'une blessure inguérissable : l'absence d'un père. Bédouin du clan des Ghous, ce « bâtard » s'est voulu « son propre géniteur ». Père des peuples de Lybie, il conquiert sa légitimité. Trahi par les siens, bouc émissaire, il sera sacrifié. Nous assistons à la traque infernale, aux derniers soubresauts de la bête pourchassée. L'étau se resserre d'heure en heure. Rien ne nous est épargné dans cette terrifiante évocation d'une impitoyable mise à mort, Le « frère Guide » bouscule, questionne, injurie son quarteron d'officiers qui, tout en protestant de leur attachement au « seigneur et maître », perdent le sens du respect qui lui est dû. Le Raïs ne cesse de dire à la première personne. Voix rageuse, jusqu'à la mort et, étrangement, après la mort, alors même qu'il disparaît dans le néant.

La voix de celui qui fut le père de son peuple clame maintenant dans le désert. Fulminante, elle dénonce lâchetés et trahisures, justifie les crimes commis. Elle laisse aussi percer la tendresse d'un père pour son fils préféré, l'émotion du Bédouin sensible à la beauté du désert sous les étoiles...

Prouesse stylistique de Yasmina Khadra qui se glisse dans son personnage et lui laisse la parole.

Un inlassable monologue intérieur intègre de bout en bout les séquences dialoguées de ces guerriers aux abois harcelés, malmenés par la parole du « Colonel ».

Le débit spasmodique des dialogues n'est pas sans rappeler le style agonistique de L'Espoir de Malraux. L'évocation du spectacle de cette guerre civile rivalise avec les meilleurs reportages, celui, par exemple, d'Un taxi pour Benghazi de Marie-Lys Lugarno, la journaliste corse, originaire de la région de Solenzara d'où partiront les avions de l'OTAN missionnés pour écraser Kadhafi.

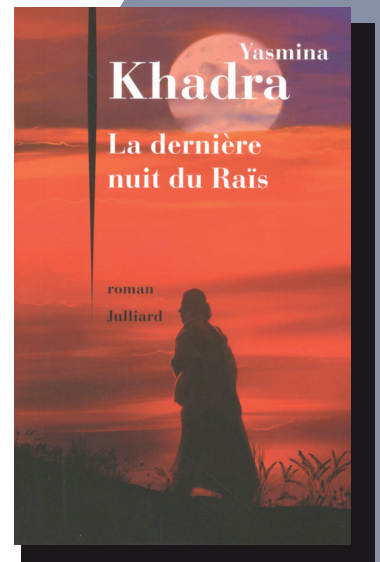
Quelques mots qui claquent comme des coups de pistolets, une image inédite, une métaphore chatoyante de poésie orientale, suffisent à rendre l'atmosphère, à silhouetter les personnages, à mettre en scène le sanglant, assourdissant tohu-bohu d'une guerre civile relayée par les interventions de « la Croisade ». L'expression lyrique, prophétique du Raïs est celle d'un poète, hélas, toujours menacé d'un dérapage caméléonesque. Langue colorée, bigarrée, carnavalesque d'un discoureur impénitent, tour à tour familier, vulgaire et emphatique. Comment oublier les gesticulations, les insultes proférées depuis la tribune de l'ONU, ces diatribes à l'encontre des souverains arabes pourris ou cette charge contre Ben Ali, « chiffe molle en costard de caïd » ? Autre miracle de l'écriture de Yasmina Khadra : la voix de Kadhafi nous guide dans les méandres complexes de la labyrinthique psychologie du Raïs. D'où vient cette autre Voix mystérieuse qui « chantait en lui » ? Et comment interpréter ces songes hantés, de façon récurrente, par Van Gogh, « l'homme à l'oreille coupée » ? Ce Van Gogh à qui le Raïs emprunta chapka et verte vareuse ?

Appartenant au clan des Kadhafas, bergers analphabètes, Mouammar Kadhafi comprit l'importance de l'école émancipatrice. L'École militaire fait de lui un fringant officier. Echappera-t-il à son destin de pauvre ? Il connaît une première humiliation. Sa demande en mariage est repoussée. Il est renvoyé à son rang, à sa classe, celle des pauvres. Il n'aura de cesse d'affûter sa vengeance.

Mais, il est une blessure encore plus profonde : la douloureuse absence d'un père, pour lui, figure sacrée, irremplaçable. La question taraude Ouammar, depuis qu'on lui a craché au visage qu'il n'était qu'un bâtard. Mais qui est son père ? Où est son père ? Il interroge vainement son oncle. Le clan lui a caché le secret de son origine. « C'est vrai que je ne suis qu'un bâtard, la pisse d'un fumier de Corse qui passait par ici » ? Une Voix cosmique rugit en lui :

« mon père me manquait », « son absence me mutilait ».

Qu'importe ! Il trouvera la réponse à sa quête du père ! Il sera le fils de ses œuvres. Père légitime de son peuple, il devient



son propre géniteur. Il peut, enfin, proclamer : « J'étais digne de n'être que Moi ».

Il puise dans cette proclamation légitimité et force : « Je suis le guide impavide et je marche la tête si haute que je fais reculer les étoiles ». Mais le destin du bâtard est irrévocable. Celui qui- comble du narcissisme et de la mégalomanie- s'est autoproclamé : « moi, le frère Guide, né d'un miracle » sera condamné à poursuivre son questionnement existentiel. Le « père de la révolution », l'enfant béni du clan des Ghous venu de son désert établir la justice et « mettre la fatalité à genoux », tel un nouveau « Moïse descendant de la montagne, un livre en guise de tablette », est trahi par son peuple. A l'interrogation angoissée :

« Pourquoi se rebelle-t-on contre moi »?

il lui est répondu : « Pour tuer le père ! »

L'orphelin est blessé à mort deux fois. Le « miracle » a tourné au mauvais songe. Cauchemar shakespearien habité par la Voix venue des profondeurs de son moi, hanté par le spectre de Saddam Hussein et cette image de Van Gogh sur fond rouge et orange.

Pourquoi Van Gogh, autre énigme, s'est-il coupé l'oreille ? Aux prises avec sa « démence tonitruante », Ouammar appelle, en dernier recours, Vincent Van Gogh. Satan dantesque, ver enfoncé dans une canalisation, il se désintègre. Celui qui, nouvel Icare, incarnait l'envol d'un héros mythologique, n'est plus que l'image écartelée, lynchée, sanglante, de la Tragédie. Nuée fantomatique qui se dissout dans le ciel vide des poubelles de l'Histoire.

Marie-Jean Vinciguerra



Optic 2000
Une nouvelle vision de la vie

Isabelle de Zerbi
Opticienne diplômée
4 avenue Maréchal Sebastiani
20200 BASTIA
04.95.31.92.00



Seul dans Berlin

Hans Fallada Folio

Les Enfants Jéromine

Ernst Wiechert Le Livre

Noirceur et Sainteté au Siècle du IIIème

Romans de langue allemande, chefs-d'oeuvres écrits tous deux par des hommes en rupture avec une société dont l'arrivée au pouvoir du national-socialisme parachève la décadence, Seul dans Berlin et Les Enfants Jeromine affrontent l'immense question de la folie des hommes et de la destruction qu'ils s'infligent. Si la sombre période du nazisme et la déraison humaine constituent le coeur des deux ouvrages, les questionnements philosophiques que ce sujet implique ainsi que leur traitement littéraire différent à bien des égards. Publié en 1947, Seul dans Berlin (Jeder stirbt für sich allein), est l'ultime ouvrage de Rudolf Ditzien, plus connu sous son nom de plume Hans Fallada, écrivain tourmenté, morphinomane et alcoolique, qui décède l'année même de la publication de sa dernière oeuvre. Il s'agit du récit de la vie d'un quartier berlinois, rue Jablonski, entre 1940 et 1946, existence faite de misère et de terreurs où deux figures émergent plus particulièrement; celles d'Otto et Anna Quangel, couple entré en résistance contre Hitler après la mort de leur fils parti au front, et qui distribue des tracts incitant à la désobéissance civile, combat que rejoint bientôt leur ancienne belle-fille. Outre ces deux personnages dont l'histoire reprend l'existence réelle de deux résistants allemands, Otto et Elise Hampel, le lecteur suit les destins de Frau Rosenthal leur voisine juive, de la famille Persicke et notamment du fils Baldur, jeune SS fanatisé qui exècre jusqu'à son propre père, de Eva Kluge la factrice qui découvre horrifiée les crimes de guerre de son fils, pendant que son ancien

Hans Fallada
Seul dans Berlin



La création

Votre agence
de conseil en communication
et création publicitaire

infos@agep.com • 04 95 32 35 11 • 2 rue St Jean 20200 Bastia

mari Enno pille avec un misérable comparse des appartements juifs, ou encore de l'inspecteur Escherich qui traque le mystérieux résistant dont il retrouve des tracts à travers toute la ville. L'oeuvre dépeint donc avec une rare sincérité le quotidien des allemands sous le IIIème Reich, un quotidien qui pour beaucoup se résume à la peur et la lâcheté, pour certains devient un monde nouveau où exercer une cruauté gratuite, mais pour d'autres encore est employé de façon héroïque à combattre le nazisme et à résister jusqu'à la mort.

Paru en 1945, *Les Enfants Jeromine* constitue le roman qui fait accéder Ernst Wiechert, romancier et opposant passif au nazisme par le biais de l'émigration intérieure, à ses lettres de noblesse au Panthéon de la littérature allemande. A l'image de son auteur, le récit est empreint d'une profonde humilité, d'un regard religieux sur le monde, à la fois pieux et effaré, et d'une aspiration à mener une existence juste et paisible dans la quiétude des bois. Il s'agit du cheminement de Jons Ehrenreich, jeune enfant intelligent et bon, dont le goût pour l'étude et l'amour de la justice nourrissent les espoirs de ses proches autant que les désespèrent, tant la tâche de faire descendre la justice divine sur terre leur paraît impossible. Né au début du XXème siècle dans un village à l'est de l'Allemagne, où les hommes semblent encore en partie être semblables à ce qu'ils étaient à l'époque biblique, Jons va très tôt découvrir qu'au delà de l'atmosphère laborieuse mais pieuse qui règne encore à Sowirog le monde s'enfonce toujours davantage dans la décadence et l'injustice. Plus encore qu'un Bildungsroman, l'oeuvre suit à travers la trajectoire de Jons celle de toute une communauté, qui soutient pour bonne part le jeune enfant et attend sans trop oser y croire qu'il puisse les sauver à l'âge adulte.



Les deux oeuvres semblent de prime abord profondément différentes de par leur traitement du Bien et du Mal: une approche profondément lucide, celle en somme d'un homme résigné, qui voit et soutient le Bien mais constate honnêtement être plus souvent confronté au Mal, semble être celle de Fallada, là où Wiechert tente encore de percevoir le monde avec la foi d'un croyant, quand bien même il la lui faut réduire en une part infime de l'humanité. On constate également maintes différences littéraires, tant dans la composition d'ensemble que dans le phrasé des deux auteurs. Si les deux oeuvres, de par leur caractère de fresques, évoquant plusieurs personnages, s'étalent sur plusieurs années et donc sur plusieurs centaines de pages, force est de constater que le rythme du récit est bien différent: haletant chez Fallada, là où la prose de Wiechert privilégie les longues pauses réflexives. On pourrait s'étonner de cette divergence, mais ce serait là occulter le fait que les romans envisagent différemment le Mal qu'ils décrivent, ainsi que ce en quoi doit constituer une juste résistance des hommes.

Ainsi, le rythme est plus dense chez Fallada ou bien du fait qu'une part beaucoup plus importante laissée à la violence, laquelle est directe et rapide car c'est celle des hommes, des nazis, quand à l'inverse le malheur qui frappe l'entourage des Jeromine dans le texte de Wiechert a certes parfois le soudain et le tragique d'un éclair (deux morts particulièrement violentes comptent ainsi parmi les drames de la communauté), mais apparaît le plus souvent comme un désespoir croissant; c'est un mal de vivre, un dégoût de l'humanité qui ronge l'individu peu à peu, à l'exemple du pasteur Agricola, dont l'envie de croire un Dieu qu'il désire tant servir est sans cesse occultée par l'horreur dont il est saisi face à la mort d'innocents : une noirceur insidieusement mortifère donc, plutôt qu'un crime instantanément meurtrier.

Quant à la notion de Bien, on observe que faire ce qui est juste confine à la sainteté chez Wiechert, tandis que chez Fallada l'homme en faisant le bien est surtout un homme en lutte, qui s'oppose à une dictature folle. Le bien est une vocation chez Wiechert, une astreinte et l'effort de toute une vie, voire de plusieurs existences (ain-

si toute la communauté de Sowirog qui accomplit des sacrifices dans l'espoir d'offrir au meilleur d'entre eux, le jeune Jons, une éducation à la hauteur de la valeur qu'ils perçoivent en lui, et d'en faire un rédempteur de tout le village).

Nulle ambition de créer un sauveur chez Fallada, où faire ce qui est juste est certes le fait d'un cheminement intérieur puis d'une lutte collective bien que clandestine, mais il s'agit d'un choix de vie qui n'est pas auréolé pour autant d'une lueur divine; les résistants de Fallada ont été et restent en partie des pécheurs, n'ont pas toujours été sensibles à la lutte contre le nazisme par ignorance ou manque d'intérêt personnel à lutter contre le NSDAP, et conservent des traits profondément humains et faillibles. Leur façon de faire le bien, si elle procède aussi du calme et de la réflexion (comme les époux Quangel qui élaborent leurs tracts avec minutie et les disposent dans des emplacements stratégiques), est beaucoup plus corrélée que chez Wiechert au monde concret dans lequel ces hommes évoluent, un monde empli de lâches devenus espions, et d'hommes qui ne connaissent que la brutalité: un univers régi par la violence, qu'elle soit crainte ou exercée.

D'autre part, on note que les protagonistes des *Jeromine* semblent s'inscrire dans une réflexion sur le parcours de l'humanité sur le très long terme, alors que les hommes de *Seul dans Berlin* sont bien moins préoccupés par la question d'une nature humaine qui serait dotée de vices et vertus immémoriaux, que par des problématiques immédiates et historiques, celles de leur temps.

De là découle deux conceptions très différentes de la figure du juste. Tandis que les êtres de Wiechert semblent avoir un destin dont sont conscients sinon eux-mêmes, du moins leurs proches, les personnages de Fallada sont tout entiers des êtres d'improvisation; ils deviennent ou plutôt s'efforcent d'être bons suite à une prise de conscience, et ce que leur courage leur incite à faire est aussi limité ou stimulé par la situation tangible dans laquelle s'inscrivent leurs actes de résistance; ni saint au calme imperturbable ni martyr né, les héros de Fallada sont cet homme plein d'adresse qui réussit à distribuer des tracts sans se faire prendre, celui qui improvise une cachette pour sa voisine juive, ou encore celui qui se sachant du côté de la justice, refuse de parler sous la torture et de se taire sur ordre du tribunal. En somme, si les deux textes évoquent une époque dont la noirceur est comparable à l'apocalypse, l'univers de Wiechert attend encore une intervention divine, là où les personnages de Fallada, sans pour autant être cyniques ou déchristianisés, n'escomptent plus le secours de Dieu et ont résolu d'agir eux-mêmes.

On ne saurait toutefois passer outre d'importantes similitudes dans la démarche des deux auteurs; humilité des romanciers face à l'Histoire tout d'abord, Fallada et Wiechert déclarant tous deux avoir dû satisfaire à la gravité du sujet évoqué, en présentant avec le plus de réalisme possible l'extrême noirceur de ce temps pour Fallada, et en arrêtant son récit sans aller plus loin dans l'évocation du IIIème Reich dans le cas de Wiechert, ce qui serait pour lui transposition artistique inappropriée; devoir de vraisemblance pour l'un, et de respect silencieux pour le second. Mais il s'agit également de deux récits tentant de présenter un panorama authentique et nuancé de l'âme humaine, faisant le portrait d'une variété de personnages dont la profondeur est toujours travaillée; Fallada montre ainsi que ses personnages comme Anna Quangel ou Eva Klugge, loin d'avoir été d'emblée de courageuses héroïnes, ont d'abord été adhérentes au parti nazi avant de prendre connaissance de ce qu'impliquait réellement le nazisme et de devenir résistantes, et ce souci de réalisme et de complexité fut d'ailleurs censuré dans les premières éditions de l'oeuvre, où l'heure était encore à une littérature didactique et sans ambiguïtés; Wiechert met lui aussi en exergue une certaine mixité de tempérament, dans le sang même des *Jeromine*, enfants qui héritent à la fois de l'amour de la justice de leur père en même temps que de sa mesure et de son calme, mais aussi du caractère emporté et pessimiste de leur mère.

Ainsi, dans ces deux romans où la question de la dualité entre le Bien et le Mal, si elle est centrale, ne donne lieu à aucun traitement manichéen, il apparaît logique que les récits ne s'achèvent ni par une noirceur absolue ni par une éclatante victoire. La fin des ouvrages se fait dans un contexte trouble où l'ère du mal s'est effectivement réalisée, mais où l'on perçoit néanmoins l'éclat de la faible lueur de justice dont l'espoir a été distillé tout au long des deux oeuvres. Ce dénouement en clair obscur semble ainsi correspondre dans les deux cas à l'humilité des personnages qui croient ne jamais devoir réussir; les résistants de Fallada sont toujours étonnés de survivre à la distribution d'un tract, leur voisine Frau Rosenthal est d'emblée persuadée d'échouer à rester en vie, et tout l'entourage de Jons Ehrenreich n'ose affirmer de façon catégorique le destin que la valeur de l'enfant lui permettra d'accomplir, présentant les embûches qu'il lui faudra affronter. Les ultimes mots des romans concrétisent donc l'avènement de ce double événement annoncé dès les premières lignes: la fin d'un monde et le commencement timide et incertain d'une nouvelle ère qu'il reste encore à accomplir.

Tram 83 (extrait)

Fiston Mwanza Grand Prix des Belles-Lettres aux Gpal 2015

Chaque année, l'Equipe des Gpal organise au Cameroun les Grands Prix des Associations Littéraires.

Il s'agit de prix littéraires d'envergure internationale attribués à des auteurs plébiscités par un Jury d'au moins neuf membres. Les livres sont présélectionnés par des associations issues des quatre coins de la planète. Nous avons choisi, en partenariat avec les organisateurs de cette grande manifestation d'Afrique, avec les auteurs et les éditeurs concernés, de vous faire découvrir ces univers originaux. Bonne lecture.

Rencontre avec un éditeur de bonheur

—Jeune homme, tu as devant toi Ferdinand Malingeau, directeur des Editions Train de Bonheur.

Lucien resta muet. Il sentit comme un soulagement. Les aides-serveuses et les serveuses rechignaient à apporter leur satanée bière, qui, d'ailleurs, restait dans les installations mixtes : règle numéro 94, réalité de la vie, quand on boit on pisse et, quand on pisse, ça reste votre bière dans vos W.-C. Lucien se remémore Requiem. Je préfère pisser chez moi. Il voulait commander une bière mais nul regard ne se posait sur lui. Il fallut l'intervention directe des Editions Trains de Bonheur pour décanter la situation. Enfin, la première bière... L'aide-serveuse arriva, fâchée. Posa abruptement la boisson. Se tint à l'écart, tire-bouchon à la main. Quelques secondes... Elle se décida, ouvrit la marchandise, un seul verset :

—Pourboire !

Lucien sortit un billet.

—Voilà.

Elle arracha la monnaie, tourna le dos sans mot dire...

—Vous écrivez sur quoi ? Sur qui ? Public visé ? Attentes ? Prix littéraires ? Quel genre ?

Il se sentait dans un étai. Les questions fusaient de partout. Il n'avait même pas avalé une gorgée !

—Un texte en chantier ?

Il fallait répondre dans l'espoir d'une publication aux Trains de Bonheur.

—Disons un théâtre-contes qui traite de ce pays dans une perspective historique, « L'Afrique des possibles : Lumumba, la chute d'un ange ou les années du pilon-mortier ». Il y a de fortes chances que ce texte soit en lecture en Europe. Avec comme personnages Che Guevara, Sékou Touré, Gandhi, Abraham Lincoln, Lumumba, Martin Luther King, Ceausescu, sans oublier le général dissident.

L'Editeur commanda un verre de rhum et des glaçons. Allées et venues aux toilettes, filles-mères, canetons, étudiants, employés de bureau, touristes, musiciens, prophètes, jongleurs, anciens forçats...

—Je ne suis pas communiste. Je n'accroche pas. Je sais que Lumumba est une figure emblématique de l'indépendance au Congo-Zaïre. Et puis le Congo aux Congolais, laisse cette partie d'histoire aux dramaturges de ce pays ! Ici, comme à l'Arrière-Pays, il y a sûrement des hommes qui ont marqué leur temps. Laisse ces grands hommes reposer dans la dignité ! Pense à des textes qui parlent chemins de fer, mines ou je ne sais quoi.

—Laisse-moi t'expliquer...

—Ou sinon tu te limites à produire un essai au lieu de mélanger les genres.

—Je suis historien de formation. Je pense, à moins de me tromper que la littérature mérite une place de choix dans la mise en forme de l'histoire. C'est par le chemin de la littérature que je peux rétablir la vérité. Je me propose de rétablir la mémoire d'un pays n'existant que sur papier. Fantasmer sur la Ville-Pays et l'Arrière-Pays dans une perspective de remontée mémorielle... Les personnages sont mes balises. Mais les canetons, les creuseurs, les étudiants faméliques, les touristes et les...

— Ce discours, je l'ai déjà entendu... On en a assez de la misère, de la pauvreté, de la syphilis et de la violence dans la littérature africaine. Regarde autour de nous. Il y a de belles filles, de beaux hommes, de la bière-de-Brazza, de la bonne musique... Est-ce que tout cela ne t'inspire pas ? Je suis inquiet pour l'avenir de la littérature africaine en général. Le personnage principal dans le roman africain est toujours célibataire, névrosé, pervers, dépressif, sans enfants, sans domicile et traîne toutes les dettes du monde. Ici on vit, on baise, on est heureux... Il faut que ça baise aussi dans la littérature africaine !

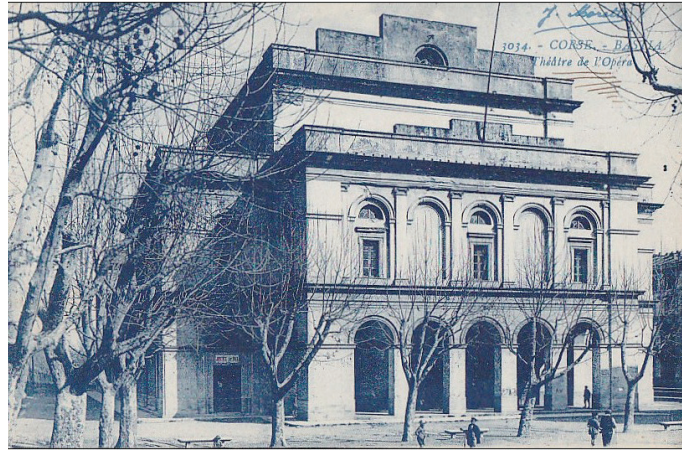
Lucien profita de la verve de son interlocuteur pour sucer sa première mousse. En soulevant son verre, il entrevit les deux filles d'hier qui de loin le zieutaient. Le pauvre, il tenta un geste amical. Les filles-mères prirent le geste pour un code, descendirent sans se faire prier.

—Ton théâtre-contes m'intéresse...

L'OPERA DE BASTIA

L'actuel théâtre de Bastia est un opéra à l'italienne construit à la fin du XIXe siècle. A cette époque, dans la mouvance du Risorgimento italien, la ville de Bastia décide de construire un nouveau théâtre. On fait alors appel à Andrea Scala, un architecte italien réputé car il a construit plusieurs dizaines d'opéras en Toscane, notamment le célèbre théâtre de Pise.

Le bâtiment sera construit en pierre du pays. Les corniches seront taillées dans du calcaire de Saint-Florent et les marches d'escaliers dans du marbre de Brando. Les travaux commencent en 1874 et en 1875 débute la construction des arcades en contrebas destinées à accueillir des commerces, dans ce que l'on appelle alors la « Rue de l'Opéra » (l'actuelle « Rue César Campinchi »). Au milieu de ce bâtiment, un grand escalier central permet au public d'accéder directement à l'intérieur du théâtre (ces escaliers existent toujours et on y trouve désormais le buste de César Vezzani). L'édifice est construit suivant un plan rectangulaire. Il est composé de 3 corps de bâtiments :



Le premier donne sur la place Favalelli et abrite un vestibule à 8 colonnes, un grand escalier, un foyer (l'actuelle « salle des congrès » autrefois entièrement peinte où l'on donnait des bals), complétés par des annexes le tout sur 4 étages. On entrait alors en calèche dans l'actuel péristyle.

Le second est la salle d'opéra. Elle est conçue selon un type classique dérivé de la Scala de Milan : elle se compose d'un parterre, de 3 rangs de loges et d'un poulailler ornés de peintures plafonnantes. Des loges d'avant-scène sont réservées aux personnes en deuil.

Le troisième corps du bâtiment est la scène. Elle abrite des loges, des entrepôts et des locaux divers. Les installations scéniques étaient importantes, avec un large éventail de toiles peintes et de décors en trompe l'œil permettant de pouvoir donner tous les types d'opéras.

Avec une capacité d'accueil de 1200 places et une acoustique exceptionnelle, l'opéra de Bastia -inauguré en 1879 - suscite un véritable engouement qui favorise le genre italien pour le lyrique et le genre français pour la comédie. On y joue « La Traviata », « Rigoletto », « Il Trovatore », « Faust », « La Bohème », ...

En 1900, le théâtre est éclairé au gaz. Les corridors et les dégagements sont dotés de lampes à huile. Comme dans tous les théâtres, on redoute l'incendie. La durée moyenne de vie d'un opéra à cette époque est de 13 ans. Charles Garnier, l'architecte du « Palais Garnier » à Paris, a d'ailleurs dissimulé dans son architecture des tarentes pour porter bonheur et éloigner le risque d'incendie. Amusez-vous à essayer de les retrouver lors de votre prochaine visite de ce lieu mythique ! Au théâtre de Bastia, 6 pompiers sont constamment de service. En 1905, la bibliothèque municipale est installée dans l'aile sud du théâtre dans une salle annexe (l'actuelle « salle Préla »). Ce n'est qu'en 1971 qu'elle quittera ses lieux pour occuper son siège actuel. Au début du XXe siècle, le théâtre de Bastia est un lieu d'intense activité. Les citoyens continuent de se passionner pour le chant lyrique italien. Exigeant et connaisseur, le public bastiais n'hésite pas à huer les artistes qu'ils jugent ne pas être à la hauteur. A cette époque, se produire sur la scène de Bastia était une délicate épreuve au point d'affirmer que si l'on résistait à ce public, on pouvait se présenter, sans crainte, sur n'importe quelle scène d'Italie.

A la Belle Epoque, le rayonnement du théâtre est à son apogée. De 1906 à 1914, on compte près de 280 représentations d'opéras, soit une moyenne de 35 par an. Une représentation est donnée en moyenne tous les deux jours avec une salle généralement comble. Le répertoire se compose principalement d'œuvres veristes de compositeurs italiens de la fin du XIXe siècle. Ces opéras abordent des sujets de la vie quotidienne, avec un attachement aux valeurs morales traditionnelles. Les Corses, confrontés aux difficultés que génère un monde en pleine mutation, peuvent partager les sentiments des person-

nages mis en scène. « Cavalleria Rusticana » fait partie des opéras favoris des bastiais. « Tosca » et « Madame Butterfly » se placent en tête des recettes dans les années 1910.

Au début de la première guerre, on installe l'électricité et le chauffage. A l'issue de la guerre, des artistes lyriques corses triomphent à Bastia : Gaston Micheletti, Martha Angelici, José Luccioni, Agnès Borgo, ... et bien sûr César Vezzani. Ce dernier, bastiais de naissance, surnommé le « merle blanc » est unanimement reconnu comme l'un des plus grands ténors français de tous les temps. Les représentations d'opéras en langue française se multiplient (Bizet, Gounod, Massenet, ...).

Dans le courant des années 30, le marasme économique et le mauvais état du bâtiment font décliner l'activité du théâtre. Des travaux sont alors prévus mais la seconde guerre mondiale éclate ... Et en 1943, le bâtiment est touché par deux fois par les bombardements : le toit et le plafond peint sont pulvérisés, le décor mural et les balcons sont en grande partie détruits. L'après-guerre est une période économique difficile et le théâtre restera longtemps une plaie béante.

Ce n'est qu'en 1981 que le théâtre rouvre ses portes avec de grands changements : la grande salle est reconstruite dans des dimensions plus restreintes avec une surélévation en pente du parterre ; l'entrée de la salle est repensée, on aménage des accès par les premiers balcons ; les loges sont abandonnées. Le béton fait son apparition et recouvre les parties de l'ancienne construction. La nouvelle scène est spécialement étudiée pour le ballet.

En 2011, la salle du théâtre fait l'objet d'un premier programme de rénovation avec le changement des 830 sièges et la peinture des murs en rouge, couleur caractéristique des opéras. Aujourd'hui, le théâtre de Bastia se prépare à aborder une nouvelle étape de son histoire avec le projet de création de « Scène Nationale de Corse ». Le public bastiais est toujours aussi féru de chant lyrique, de récital et d'opéra. Prochaine représentation, « Don Giovanni » en janvier 2017.

Emanuelle Mariini



Rencontre avec Marie N'Diaye

Christine Siméone-Giocanti

Travaille chez France Inter, AltaLehje - Livres, cinéma, bd, jeunesse et Radio France

*J'ai rencontré deux fois Marie N'Diaye cette année. Dès le mois de mai, au moment de la publication de quelques pages de son nouveau roman dans la revue NRF de Gallimard, et à nouveau en octobre au moment de la sortie de ce livre **La Cheffe**, roman d'une cuisinière, en librairie. L'auteure, prix Goncourt 2009, apparaît de plus en plus sereine et posée en ses travaux d'écriture. Elle se raconte d'une voix douce, s'étonne parfois des effets produits par son écriture magnétique.*



Dans **La cheffe, roman d'une cuisinière**, Marie N'Diaye s'attarde ici sur le parcours d'une femme cuisinière très en vue dans le Bordelais. L'auteur de *Trois femmes puissantes*, fait ici le portrait d'une femme étrange, toute dévouée à son art. Comme elle-même ? Sa cheffe, dont on ne connaît pas le prénom, ne supporte pas plus les éloges que les critiques. Ne vit que pour l'intuition de mettre une pincée de verveine sur un émincé de pêches pour en faire une tarte, ou l'invention d'un habit vert pour un gigot.

Elle ne voudrait être qu'elle-même, et toute sa vie est consacrée à éliminer ce qui la détournerait de ce projet. C'est son commis et compagnon de route qui raconte. Un homme tout aussi mystérieux que la femme qu'il nous fait découvrir.

Pourquoi avoir écrit sur une cuisinière ?

- *Ça fait longtemps que la cuisine m'intéresse concrètement. Je suis arrivée à un niveau de connaissance de cette matière que je n'avais pas il y a dix ou quinze ans. Je n'ai pas amélioré mes compétences mais mes connaissances. Je n'enquête pas, ce n'est pas ma manière de travailler, je ne suis jamais entrée dans une cuisine de restaurant. Je ne regarde pas non plus les émissions de télé-réalité.*

Je cuisine de tout ; on ne peut le faire qu'avec plaisir. J'aime cuisiner le salé et la viande principalement. Le sucré m'intéresse moins, c'est trop complexe, et mon goût me porte vers le salé.

Le lexique de la cuisine me plaît beaucoup, les associations de mots, les mots de la technique comme braiser, parer, abaisser...

Ce roman est aussi le portrait d'un homme énigmatique, qui aime la cheffe, sans jamais pouvoir entrer dans son monde. C'est normal, la personnalité du narrateur se révèle sous ses propos. C'est un double portrait. Il est passé à côté de sa vie si on considère qu'une vie doit s'accomplir en suivant des étapes traditionnelles heureuses, mais il l'a ratée si l'on considère qu'il l'a aimée éternellement sans retour. Mais lui n'a pas ce sentiment car il a été heureux à sa manière avec cet amour. J'aime les deux personnages, mais le « je » du narrateur m'a emportée au fil des mois et au bout d'un certain temps, je me suis prise au jeu.

Pourquoi fouiller le rapport mère fille ?

- *A l'époque où cela se passe, dans les années cinquante soixante, cette question devait arriver, cette femme ne pouvait pas ne pas avoir d'enfant.*

La cheffe est encombrée par ce bébé qui fait tant de bruit. Sa vie est sacrifiée à la cuisine, il n'y a plus de place ni dans sa vie ni dans son esprit pour les soins d'un enfant et l'amour que l'on doit donner à son enfant. Tout son amour va vers la cuisine.

Comment trouver les mots et le rythme pour donner tant de détails sur les sentiments et les descriptions telles que celles du sourire de la cheffe par exemple ?

- *C'est vraiment le travail d'écriture. Les techniques sont maigres à côté de ce qu'il faut d'invention et de précision. J'ai une loupe oui, je tache d'en avoir une. Mais même sans loupe, il faut s'approcher au plus près des personnages.*

Maintenant que ce livre est en librairie, que vivez-vous ?

- *Je suis en phase de repos et d'observation. Je n'ai aucune idée du moment où je me mettrai à un prochain livre, ni quel en sera le sujet ; pas de projet ni d'échéance. J'attends de voir ce qui va se passer dans ma tête. Je ne ressens pas d'anxiété. J'ai toujours fait comme cela et puis j'ai écrit pas mal de livres, j'ai de la bouteille maintenant, je peux passer quelques années sans nouveaux livres et cela ne m'inquiète pas.*

Berlin est-elle devenue votre ville, après y avoir vécu de nombreuses années ?

- *J'ai une connaissance intime et intense de Berlin. Je ne peux pas dire que je suis devenue berlinoise car je parle trop mal la langue. Je reconnais que c'est la ville que je connais le mieux, que j'ai le plus arpentée et dont j'ai une connaissance intense et intime. Mais c'est une connaissance muette.*

Que vous inspire la crise des migrants ?

- *Moi, ça m'inspire un sentiment de quelque chose d'inévitable, on ne peut pas fermer ses portes. Je ne suis pas d'un optimisme extrême mais il faut juste souhaiter et croire que ça se passera bien.*

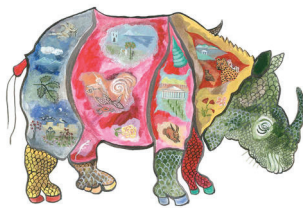
Puisque c'est inéluctable autant le faire avec une certaine joie.

On entend peu parler de joie, c'est vrai, car il est difficile d'arriver à ce sentiment. Il ne s'agit pas d'être exalté et éloigné de la réalité. Il est difficile de transformer un sentiment d'inquiétude en joie ; c'est une question de travail mental et moral.

Une petite partie de ces propos a été publiés sur franceinter.fr



Marie N'Diaye Dominique Zehrfuss



Vingt-huit bêtes: un chant d'amour

Gallimard

Vingt-huit bêtes : chant d'amour

En novembre on découvrira les poèmes que **Marie N'Diaye** a écrit autour des dessins sublimes de **Dominique Zehrfuss**. Dans « *Vingt-huit bêtes : chant d'amour* », l'écrivaine et la dessinatrice ont composé un bestiaire extraordinaire. Les corps des animaux ouvrent des horizons lointains, des natures rêveuses, des scènes mystérieuses. Le texte poétique qui les accompagne dit l'amour avec tout le nerf de ses doutes ou de ses folies. Du chat à la raie manta, en passant par le bélier ou le zèbre, ce bestiaire aux mille couleurs se détache sur fond blanc et le texte et les mots sourdent avec vigueur .

Voici un extrait :

*« Je voulais aller élargie sur ma route difficile
M'armer de crochets, de poison furtif, d'intraitable froideur
Demeurer telle la raie manta au cœur du cœur de ses visions ardentes
Et connaître enfin ce que l'amour jaloux redoutait
M'armer d'une ramure, de poison furtif
Il ne serait plus question de vouloir être bien, à son aise
Mais de connaître enfin
Ses yeux rivés aux nôtres nous détournent de son château secret
.... »*

Parution chez Gallimard le 4 novembre 2016

Christine Siméone-Giocanti

Concours de textes courts Musanostra 2016

Thèmes du concours 2016 : L'arbre, Les vacances et Le bijou.

Conditions de participation

Les candidats au concours Musanostra 2016 devront faire parvenir au siège de l'association, à Musanostra, 2 place de l'hôtel de ville, 20200, Bastia, un texte sur l'un de ces thèmes, comportant 8000 caractères (c'est-à-dire lettres et signes de ponctuation, plus ou moins 10%), rédigé en police time new roman, taille 12, interligne 1,5.

Montant de l'inscription

Le montant de l'inscription au concours est de 5 euros (chèque de préférence à l'ordre de musanostra), ce qui correspond aux frais d'organisation.

Intitulé des textes

Les textes doivent avoir un titre, et ceux ne comportant que les mots «l'arbre», «les vacances» ou «le bijou» ou «concours Musanostra», ne sont pas éligibles en raison du risque de confusion. Ne pas signer, bien entendu, ni faire un quelconque signe distinctif, car cela entraîne l'élimination.

Envoi des textes

Les envois se feront : – Par courrier en 2 exemplaires en ajoutant à l'envoi une enveloppe fermée contenant les coordonnées de l'auteur ainsi que le chèque ou le billet de 5 euros et sur laquelle figurera juste le titre du texte et – Par courriel à concoursmusanostra2016@gmail.com avec la nouvelle en pièce jointe.

Récompense

Prix : Le lauréat recevra un prix de 500 euros.

Le texte choisi et les 29 suivants feront l'objet d'une publication numérique (Avec possibilité d'acquérir le livre papier). Pour savoir si l'on est parmi les sélectionnés, il faut se rendre sur le site <http://www.musanostra.fr> onglet « concours » où l'on trouve ces informations et celles concernant les éditions antérieures (archives).

Propriété intellectuelle

Les auteurs s'engagent en participant à ce concours musanostra 2016 à autoriser la publication de leur texte par Musanostra/ Musa Numerica; cependant ils restent propriétaires de leur texte pour toute publication ultérieure.

Date de remise des textes

31/12/2016

Langue du concours

Ce concours est ouvert en français et en corse, comme chaque année.

Per quelli chi partecipeghjanu in corsu, nunda da pagà !

In corsu : Site invitati à participà à u nostru cuncorsu nant'à u tema di l'arburu, di i ghjuvelli è quellu di e vacanze .

Si tratta di scrive un testu d'8000 segni (spazii in più) è di mandà ci lu nanzu à u 15 di nuvembre 2016 nant'à amusanostra@gmail.com è a concoursmusanostra2016@gmail.com. (per a versione numerica) è duie versione nant'à a carta à Musanostra, 2 Place de l'Hôtel de ville, 20200 Bastia. U premiu hè di 500€ cù a pubblicazione in una raccolta numerica à esce in u 2017 cù i testi in lingua corsa i più belli chè n'averemu ricevuti (9a edizione quist'annu) incù duie buttiglie di vinu sceltu di Nicolas Mariotti, unu di i nostri partinarii.



A lingua hè viva...
ci tocca à parlà



Département de la Haute-Corse
Dipartimentu di u Cismonte
www.haute-corse.fr

Musa nostra



Soutien à l'association culturelle musanostra
Musa Nostra Magazine Littéraire

Civilité

Nom **Prénom**

Adresse

Code Postal **Ville**

Adhésion pour 1 an
à partir de 15 €

Musanostra
Envoyez-nous vos Bulletins à l'adresse suivante :

MUSANOSTRA
2 PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE
20200 BASTIA

Association loi 1901 non assujettie à la TVA

numericasponsor@gmail.com

(+33) 04 95 32 36 75

(+33) 06 10 93 15 11



Être sponsor Musa Nostra



et figurer sur nos pages

Diffusion numérique et papier

contacts :

(+33) 04 95 32 36 75

(+33) 06 10 93 15 11

amusanostra@gmail.com

